

ALEX CAPUS

Le faussaire,
l'espionne et
le faiseur de bombes

roman traduit de l'allemand
par Emanuel Güntzburger

ACTES SUD

Émile Gilliéron
1885-1939

Laura d'Oriano
1911-1943

Felix Bloch
1905-1983

Cette fille me plaît. J'aime cette image d'elle, assise dans l'embrasure de la portière ouverte de la toute dernière voiture de l'Orient-Express, tandis que le lac de Zurich défile devant elle dans un scintillement argenté. On pourrait être début novembre 1924, j'ignore le jour exact. C'est une jeune fille de treize ans qui a vite poussé, maigre, encore un peu gauche, avec à la naissance du nez une ride coléreuse, petite mais déjà profonde. Son genou droit est replié, sa jambe gauche pend dans le vide au-dessus du marchepied. Appuyée contre le montant de la portière, elle se balance au rythme du train, ses cheveux blonds flottent au vent. Elle se protège du froid avec un plaid qu'elle presse contre sa poitrine. Sur le wagon, la plaque de destination indique "Constantinople-Paris" ; au-dessus figurent, dorés et rutilants, des lettres en laiton et les lions du royaume de Belgique, emblème de la compagnie.

Elle fume de la main droite des cigarettes qui se consomment vite dans le vent. Là d'où elle vient, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que des enfants fument. Entre deux cigarettes, elle chante des bouts de mélodies orientales – berceuses turques, ballades libanaises, chants d'amour égyptiens. Elle veut devenir

chanteuse comme sa mère, mais en mieux. Jamais, au grand jamais elle n'usera sur scène de son décolleté ni de ses mollets comme le fait sa mère, elle ne s'affublera pas non plus d'un boa rose et n'aura pas pour accompagnateurs des types comme son père, avec leur immanquable verre à dents rempli de brandy posé sur le piano, toujours à se fendre d'un clin d'œil et d'un glissando chaque fois que sa mère montre sa jarretière. La jeune fille, elle, veut devenir une artiste authentique. Elle sent en elle un sentiment grand et ample et le jour viendra où elle lui donnera libre cours. Elle en est sûre et certaine.

Sa voix est encore voilée et frêle, cela aussi, elle le sait. Assise sur son marchepied, c'est à peine si elle s'entend chanter. Le vent cueille les mélodies sur ses lèvres et les emporte vers les tourbillons d'air qui suivent ce dernier wagon.

Voici trois jours qu'avec ses parents et ses quatre frères et sœurs, elle a quitté Constantinople dans un wagon bleu de deuxième classe. Depuis, elle a passé des heures et des heures à cette portière ouverte. À l'intérieur, le compartiment occupé par sa famille est bruyant et étouffant, tandis que dehors il fait doux pour la saison. Durant ces trois jours, sur son marchepied, elle a humé le parfum des vignobles de Bulgarie et aperçu des lièvres sur les champs de blé fauchés de la Voïvodine, elle a fait signe aux bateliers du Danube qui l'ont saluée en retour d'un coup de trompe, elle a vu dans les faubourgs de Belgrade, Budapest, Bratislava et Vienne les immeubles noirs de suie aux fenêtres de cuisine mal éclairées derrière lesquelles des gens en maillet de corps sont assis, épuisés, devant leurs assiettes.

Quand le vent dirigeait la fumée de la locomotive à vapeur vers la droite, elle s'asseyait dans l'embrasure

de la porte gauche, et quand il tournait, elle changeait pour l'autre côté. Si un contrôleur la rabrouait en invoquant des raisons de sécurité pour qu'elle regagne le compartiment, elle faisait mine d'obéir. Mais à peine avait-il disparu qu'elle rouvrait la portière et se rasseyait sur le marchepied.

Le troisième soir, peu avant Salzbourg, les contrôleurs étaient passés dans les compartiments pour annoncer un changement imprévu d'itinéraire. Le train obliquerait en direction d'Innsbruck et contournerait l'Allemagne par le sud, par le Tyrol et la Suisse ; depuis que des troupes belges et françaises avaient pénétré dans la Ruhr, il n'était plus guère possible à l'Orient-Express, train franco-belge, de suivre son itinéraire habituel *via* Munich et Stuttgart. Les régulateurs du trafic de la Reichsbahn commettaient volontairement des erreurs ou refusaient d'alimenter les locomotives en charbon et en eau ; la police faisait descendre tous les passagers lors des arrêts pour procéder à d'interminables contrôles d'identité et, lorsque le voyage pouvait enfin reprendre, la voie était souvent bouchée par un wagon à bestiaux ou une remorque à bois abandonnée que personne dans le Reich tout entier ne semblait être habilité à déplacer vers une voie de garage tant que leur propriétaire légal n'en avait pas fourni l'autorisation formelle. Et se procurer un tel document en respectant les procédures administratives pouvait prendre un temps fou.

Après l'entrée dans le Tyrol, l'air était devenu sombre et froid ; des parois rocheuses se dressaient vers le ciel de part et d'autre de la voie et semblaient se rapprocher dangereusement l'une de l'autre. Dès l'instant où il lui aurait presque fallu s'étendre sur le dos pour contempler le firmament, la jeune fille

était retournée dans son compartiment et s'était couchée dans l'atmosphère familiale protectrice et renfermée. Mais quand, au petit matin, passé l'Arberg, le train s'était enfin penché nez en avant pour entamer sa descente vers la vallée, elle était retournée à son marchepied avec une couverture en laine et avait contemplé dans le soleil levant les vallées qui s'élargissaient et les sommets montagneux qui reculaient, faisant place aux villages et aux torrents, puis aux villes et aux rivières, et enfin aux lacs.

Ses parents s'étaient accoutumés depuis belle lurette au caractère têtu de leur fille qui, déjà toute petite, s'asseyait dehors sur le marchepied. Ce devait être entre Tikrit et Mossoul, lors de leur deuxième ou troisième tournée à Bagdad, qu'elle avait traversé pour la première fois le couloir du wagon jusqu'à la portière pour mieux apercevoir les grues attroupées sur la rive du Tigre ; au retour, elle s'était de nouveau assise sur le marchepied et il avait été impossible de l'arracher au spectacle des rizières infestées par les moustiques, des steppes désolées et des montagnes rougeoyantes. Depuis ce temps-là, elle est toujours assise sur les marchepieds, qu'elle longe le delta du Nil entre Alexandrie et Le Caire, qu'elle passe par le chemin de fer à voie étroite sur les versants du mont Liban ou fasse le trajet de Constantinople à Téhéran. Infailliblement assise sur son marchepied, elle regarde le monde et chante. De temps en temps, elle permet à l'un de ses frères et sœurs de la rejoindre un moment. Mais bientôt, elle veut qu'on la laisse de nouveau seule.

À Kilchberg, un parfum de chocolat lui monte au nez quand le somptueux château-usine de Lindt & Sprüngli défile derrière elle. Quelques voiliers

voguent sur le lac, un bateau à aubes est amarré au débarcadère. Les brumes matinales se sont dissipées. Le ciel est bleu pâle. Sur la rive opposée, le givre n'ayant pas encore recouvert les terres, les prairies sont trop vertes pour la saison. À la pointe du lac, la ville surgit des brumes. La voie décrit un arc étiré avant de rejoindre quatre, huit, vingt autres voies qui convergent depuis les quatre points cardinaux pour déboucher parallèlement dans la gare centrale.

Peut-être bien que ce jour-là, à l'entrée de la ville, la jeune fille a remarqué ce jeune homme qui venait souvent, en ce mois de novembre 1924, s'asseoir entre les voies sur la rampe de chargement d'un triste hangar délabré, pour observer les trains qui arrivaient et partaient en songeant à son avenir. Je l'imagine triturant sa casquette tandis que l'Orient-Express passe devant lui et qu'il est frappé, à la dernière voiture, par cette jeune fille qui l'a toisé d'un air distrait.

Ce garçon détonne un peu devant cette rampe de chargement et ce hangar. En tout cas, il n'est ni manoeuvre ni cheminot, ni non plus porteur. Il porte des knickers et un veston en tweed et ses chaussures rutilent dans le soleil d'automne. Son visage aux traits réguliers témoigne d'une enfance insouciante ou qui n'a du moins guère connu de catastrophes. La peau est claire, les yeux, le nez, la bouche et le menton sont disposés à angle droit comme les fenêtres et les portes d'une façade de maison. Sa chevelure châtain est divisée par une raie impeccable. Un peu trop impeccable, peut-être.

Elle voit qu'il la suit des yeux et la regarde comme un homme regarde une femme. Cela ne fait pas longtemps que les hommes la regardent de cette façon. La plupart s'aperçoivent vite qu'elle est très jeune et

détournent le regard avec embarras. Mais ce garçon-là ne semble rien remarquer. Il lui plaît, ce garçon. Il a l'air fort et paisible. Et pas bête.

Il fait un signe de la main, elle répond à son salut. Pas en agitant la main comme une fillette ni en remuant les cinq doigts séparément comme une cocotte, non, elle lève la main avec nonchalance. Il sourit, elle lui sourit en retour.

Après cela, ils se perdront de vue et ne se reverront plus, la fille en a bien conscience. Elle qui a l'expérience des voyages sait que l'on ne se rencontre qu'une seule fois en règle générale, étant donné qu'un voyage raisonnable se fait sur une ligne la plus droite possible allant d'un point de départ à une destination et que selon les lois de la géométrie deux droites ne se croisent pas deux fois. Les retrouvailles, c'est bon pour les villageois, les habitants des vallées et les insulaires, tous ceux qui passent leur vie à battre les mêmes chemins et se croisent sans arrêt.

Le jeune homme sur la rampe de chargement a beau n'être ni un villageois ni un insulaire, il est né et a grandi à Zurich, une ville pas bien grande dont les sentiers lui sont on ne peut plus familiers. Il aimerait bien la revoir, cette jeune fille à la portière. Si elle descend à Zurich, il la reverra, il en est sûr et certain. Sinon, eh bien non.

Il a dix-neuf ans et a obtenu son baccalauréat quatre mois plus tôt. Le moment est arrivé de faire un choix pour ses études. Le temps presse, le semestre a déjà commencé. La période d'inscription se termine le lendemain à 11 h 30.

Son père voudrait qu'il étudie la mécanique ou qu'il fasse une école d'ingénieurs. L'École polytechnique fédérale de Zurich, l'ETH, a une excellente

réputation et les meilleures entreprises industrielles du monde sont installées aux abords de la ville. À Baden, Brown et Boveri fabrique les meilleures turbines au monde, c'est de Winterthur que viennent les meilleurs métiers à tisser et les meilleurs moteurs Diesel, des ateliers d'Oerlikon les meilleures locomotives. Étudie la mécanique, dit son père, comme technicien tu auras toujours du travail et un bon salaire.

Son père n'est pas technicien lui-même, mais négociant en céréales. Le commerce de céréales avec l'Europe de l'Est, c'est terminé, dit son père, tu peux oublier. Les frontières sont fermées, les taxes élevées et les bolcheviks sont cinglés, pas question de faire des affaires avec eux. Les céréales, ça allait pour ton grand-père, il a fait fortune avec. Le blé d'Ukraine, les pommes de terre de Russie, pour l'agrément un peu de vin rouge hongrois et des figues séchées de Bosnie. C'était le bon temps, les voies ferrées existaient déjà et le nationalisme n'avait pas encore vraiment pris le dessus, et quand on était juif, on arrivait à peu près à se débrouiller sous la domination des empires décrépits. Quel dommage que tu n'aies jamais vu notre maison à Pilsen. Ton grand-père croyait encore au commerce de céréales, c'est pour ça qu'il m'a envoyé ici, à Zurich. J'ai obéi, je suis venu ici et je suis devenu citoyen suisse, mais à l'époque déjà, je n'y croyais plus trop. Maintenant que je suis ici, je continue en prenant les choses comme elles vont. On aura encore de quoi vivre, j'espère, ta mère et moi.

Mais toi, mon fils, ce ne sont pas les céréales ukrainiennes qui te nourriront. Alors écoute bien le conseil que je te donne : étudie la mécanique. Aujourd'hui, tout se fait avec des machines. On sème les céréales

avec des machines, on récolte avec des machines et on moule le grain avec des machines, le pain est cuit par des machines, notre bétail est abattu par des machines et on construit les maisons avec des machines. La musique sort d'automates qui sont eux-mêmes construits par des automates, et même les images, ce n'est plus le peintre qui les fait, c'est l'appareil photo. Bientôt, pour l'amour aussi il nous faudra des appareils, et pour mourir, des machines propres et silencieuses, et même l'évacuation des cadavres se fera sans qu'on s'en aperçoive grâce à de discrets appareils ; ce n'est plus Dieu que nous adorerons, mais une machine ou le nom de son fabricant, et le Messie qui apportera la paix sur terre et reconstruira le Temple de Jérusalem ne descendra pas de la tribu de Juda, mais sera une machine ou son constructeur. Le monde entier s'est transformé en machine, mon fils, voilà pourquoi je te donne ce conseil : Inscris-toi à l'ETH et apprends la mécanique.

Le fils écoute et acquiesce, car c'est un fils gentil qui témoigne à son père le respect qu'il lui doit. Il n'en pense pas moins par-devers lui : Non, je n'étudierai pas la mécanique. Je la connais, cette machine. Plutôt ne rien faire du tout dans ma vie que de la servir. Si je dois faire quelque chose, ce sera quelque chose de totalement inutile, sans but ; quelque chose que la machine ne pourra en aucun cas mettre à profit.

La moitié de son enfance et de sa jeunesse, ce garçon l'a passée à étudier de loin la fureur de la machine. Il n'avait pas encore neuf ans le jour où son père lui avait tendu par-dessus la table du petit-déjeuner la *Neue Zürcher Zeitung* avec "Sarajevo" en gros titre ; à compter de ce moment, il avait lu chaque jour les nouvelles de la Meuse, la Marne et la Somme. Il avait